

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La vérité des choses réelles

Élise Turcotte, *Le bruit des choses vivantes*, Montréal, Leméac, 1991, 228 p.

Hugues Corriveau

Number 67, Fall 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38868ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (1992). Review of [La vérité des choses réelles / Élise Turcotte, *Le bruit des choses vivantes*, Montréal, Leméac, 1991, 228 p.] *Lettres québécoises*, (67), 9–10.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



La vérité des choses réelles

Un roman où le sujet de la fiction est aussi celui de la langue d'une enfant.

ROMAN
Hugues Corriveau

DANS *LE BRUIT DES CHOSES VIVANTES*, il y a une contamination constante entre la tentation autobiographique et le désir de fiction qui confère son degré de vérité essentiel au récit. Le défi était de taille dans la mesure où l'auteure veut délibérément suivre la convention réaliste, se tenir au plus près d'une certaine vérité, bien que toujours autre par rapport à soi-même. Le récit n'en demeure pas moins rigoureux, ordonné selon un système de *miroirs*, mot que l'auteure revendique comme essentiel à sa perception de soi dans l'univers, dans son rapport aux autres existences qui en peuplent le devenir.

Le fait même de ce roman tient sans doute tout entier dans cette combinatoire assez savante entre le rêve de la mère et celui de l'enfant : la vie semble toujours tenir à si peu de choses que le moindre geste, le moindre sourire, le moindre rêve emplit tout entier la fiction, déborde du côté de l'aventure. Ce roman se tient dans ce petit espace de tendresse qui se tisse entre les personnages, entre Jeanne et Albanie, entre Gabriel et Maria ou Félix ou Pierre. Cette coïncidence du désir et de la crainte fait du roman d'Élise Turcotte une très grande réussite.

Il s'agit à proprement parler d'un livre sur l'angoisse. Cette angoisse envahit tout, même le bonheur, dirait-on. Or, ce simple aspect fait de ce livre, aux apparences si simples, un livre grave et difficile. L'amour a ici une façon d'être si entière, si préoccupante, même dans

les moments les plus tendres, les plus ébahis, qu'on croirait tenir là la véritable trame dramatique du récit, le fil ténu sur lequel peut s'équilibrer toute la structure. À chaque page, le quotidien empêche tout risque de faire basculer la précaire stabilité des personnages, de faire s'abîmer les protagonistes qui ont le désespoir du bonheur ou le bonheur tendu.

Dire l'âme de la petite fille

Le désir même de l'écriture qui envahit tout le roman n'a de cesse de subjugué Albanie qui fait une histoire de chaque mot de l'enfant, qui construit à partir de chacun une histoire d'écriture, de langage :

Maria est entièrement occupée par ce travail. Chaque fois qu'elle trouve un nom, elle pénètre au cœur de tous ses désirs. Ainsi, chaque chose, chaque objet possède un pouvoir qui lui donne, à elle, une existence encore plus réelle.
(p. 90)

Élise Turcotte rend ainsi totalement imbriquées la tension du désir et celle de l'écriture; elle en fait le moteur sous-jacent de sa fiction, elle convie le lecteur à la prendre strictement aux mots, aux siens comme à ceux de l'enfant reine, centre de l'univers, nœud de la panique intérieure et de la tension émotive. L'auteure y a gagné à se fier à cette ligne réaliste de ses pulsions émotives : tout cela trouve à s'incarner dans ce que nous nous devons de reconnaître comme une grande réussite, c'est-à-dire dans cette sorte de grammaire émotionnelle que les rapports mère-fille trament ici d'insolite, de relatif. Et c'est dans cette intimité propre à Albanie qu'Élise Turcotte a trouvé le moyen de réaffirmer ce qui bêtement pourrait bien s'appeler la vie. Or, c'est par absurde un des côtés les plus audacieux de ce livre que de réaffirmer cela, soit que la vie quotidienne a une histoire, que le rapport amoureux ordinaire est toute l'histoire. Il y avait un risque de tomber dans un sentimentalisme bon ton ou dans une sensiblerie mièvre, et c'est dans la justesse de l'écriture que l'auteure aura constamment su dépasser cet écueil. Chaque «mot d'enfant» est moins le prétexte d'une extase que celui d'une révélation de langage, de la résurgence du poétique dans ce qu'il a de plus essentiel. La langue devient le terrain de jeu de la fiction, l'écriture du mot relançant la fiction dans les méandres toujours insaisissables des découvertes émerveillées d'une enfant devant le monde.

Élise Turcotte a su judicieusement allier cette expérience du poétique qui est la sienne depuis des années pour parvenir à l'écriture romanesque sans se renier, en faisant de son œuvre une continuité cohérente et justifiée. Ce roman contient dans sa trame poétique ses meilleures pages; il trouve dans cette dérive à dépasser le lieu étroit de son propos et atteint à cette pensée si nécessaire du désir de parler le monde, du besoin de rejoindre de l'intérieur les éléments du langage qui vont faire que nommées les choses existeront, que prononcés les mots feront œuvre.



DES LIVRES À DÉCOUVRIR...

Sous la direction
de Joseph MELANÇON

Les métaphores de la culture

Cet ouvrage collectif traite de la culture comme métaphore de nos rapports au monde. Il a pour but de décrire comment les arts (peinture, sculpture, architecture, musique, littérature, cinéma) construisent leur médiation et, partant, leur signification.
(Coll. «Culture française d'Amérique», n° 3)
xx-298 pages, 28 \$

André LAMONTAGNE

Les mots des autres La poétique intertextuelle des œuvres romanesques de Hubert Aquin

L'intertextualité dans l'œuvre romanesque d'Aquin est l'objet de cette étude. L'auteur cherche avant tout à se mettre à l'écoute des résonances du chant antiphonique qu'entonnent tragiquement, par-delà le temps et l'espace, les personnages mis en scène par Aquin.
(Coll. «Vie des lettres québécoises», n° 31)
Environ 300 pages, 29 \$, parution en septembre 1992

BON DE COMMANDE

Les métaphores de la culture
à 28\$ chacun

_____ exemplaire(s) _____

Les mots des autres
à 29\$ chacun

_____ exemplaire(s) _____

Port et manutention **3,50\$**

Sous-total _____

TPS (7%) _____

Total _____

Date _____

Paiement ci-joint (chèque ou mandat) _____ \$

MASTER CARD n° VISA n° _____

Date d'expiration de ma carte de crédit _____

Signature _____ Tél.: _____

Nom (en majuscules) _____

Adresse _____

En vente
chez votre libraire ou chez l'éditeur

**LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL**

Cité universitaire
Sainte-Foy, Québec
Canada G1K 7P4
Tél. (418) 656 5106
Télééc. (418) 656 3476

Le rapport amoureux

Ce roman est donc celui de la petite histoire, du moins dans ce presque rien qui est toute une vie. Élise Turcotte a parié sur ce glissement souterrain à partir duquel les protagonistes se regardent, s'aiment, doutent d'elles-mêmes, font en sorte que la vie se fasse, se pense, s'attarde un peu plus longuement dans le temps qui avale tout. L'angoisse de la perte tient tout cela ensemble, l'angoisse de voir vivre l'autre, d'être soi-même dans cette vie immédiate comme happée par le désir d'aimer :

À la fin, chaque vêtement possède une histoire. Chaque robe, chaque pyjama est lié à une première fois. Nous remplissons des boîtes avec les fragments brillants du temps que nous avons eu jusqu'ici. Nous sommes le centre de l'univers. Chaque maison est le centre de l'univers et nous pouvons nous représenter le monde ainsi : un globe dessiné par un enfant avec d'innombrables petites tentes. Ce qui se passe dans la tente est une histoire unique, mille fois recommencée. (p. 80)

Le bruit des choses vivantes, c'est peut-être bien le bruit sourd du cœur endormi de l'enfant, c'est peut-être bien le bruit affolé du cœur de la mère qui tient là devant elle sa raison d'exister, son objet de fiction. Et c'est dans la jubilation perceptible à chaque page que j'ai le plus aimé ce livre. Élise Turcotte, par l'efficacité de sa prose, par ses références au langage, crée une espèce d'euphorie chez le lecteur qui tient en main un livre aimé, comme s'il y avait adéquation entre le désir d'amour des protagonistes et le résultat efficace de ce qui s'est écrit là sur la page, pour que la mémoire persiste, sauve du désastre l'éphémère de l'enfance tout comme celui du rôle pratique de la maternité.

Il me semble que *Le bruit des choses vivantes* est parfaitement dégagé, en tant que roman, de toute contingence autobiographique; il me semble que cette contingence justement ne pouvait préoccuper que l'auteure elle-même, alors que chaque lecteur ou lectrice peut prendre l'objet de fiction dans toute son intégralité, sans avoir le besoin souvent malsain d'un référentiel identifiable ou repérable dans la vie de l'auteure. Ce qui compte sans doute, c'est la cohérence interne d'une œuvre, son degré de perfection quant à sa performance linguistique, syntaxique, structurale, fonctionnelle. À cet égard, Élise Turcotte me semble avoir transcendé le nœud de problèmes théoriques qu'on peut supposer avoir été le sien pendant l'élaboration de sa fiction et être parvenue à se détacher radicalement de cela pour parvenir au désir réalisé de son propre livre. Voici donc un texte qui est un bon roman, une œuvre riche et vivante. Élise Turcotte écrit fort justement dans son roman :

Au début, les mots, et à la fin, encore des mots. C'est ainsi que nous nous approchons de plus en plus de ce que nous sommes. Et peut-être est-ce ainsi que les choses doivent continuer à être ? (p. 216)